

**QUAND UNE LANGUE N'A PLUS RIEN À  
TRANSMETTRE, ELLE SE TAIT – EST-CE LE CAS  
DU RROMANI ?**

**Marcel Courthiade**

INALCO Paris Cité Sorbonne (section de langue et civilisation rromani)  
Union rromani internationale (Commissaire à la langue et aux droits linguistiques)

**Mots-clés**

Rromani – transmission – représentation – sociolinguistique – famille

**Keywords**

Rromani – transmission – representation – sociolinguistics – family

**Résumé**

Après un rappel de la position du rrom dans les langues indo-aryennes et européennes, la contribution indique la méthode d'observation directe et participative utilisée et mentionne huit facteurs de contexte social à prendre en compte lors de l'exploration de la transmission familiale. Une carte statistique des populations et des locuteurs rroms est proposée. Suit une série d'études de cas sur des familles rroms de plusieurs pays, distinguant l'utilisation réelle et la représentation symbolique de la langue maternelle, et une histoire sociale de la transmission dans divers contextes est esquissée, avec des éléments permettant d'identifier les principaux obstacles à la transmission. La distinction entre transmission passive et active fait l'objet d'un paragraphe et certains cas de pertes grammaticales subreptices sont relevés. La conclusion s'interroge sur la pertinence de la simple transmission de la langue si la transmission de la vision du monde est négligée.

**Abstract**

After a reminder about the position of Rromani among Indo-Aryan and European languages, the paper states the direct and participative method of observation used and mentions eight factors of social context to be taken into account when exploring family transmission. A statistical map of Rromani populations and speakers is proposed. A series of case studies in Rromani families from several countries follows, distinguishing actual use and symbolic representation of the mother tongue, and a social history of transmission in various contexts is outlined with elements allowing to identify present-day main obstacles of transmission. The distinction between passive and active transmission is introduced and some cases of surreptitious grammatical losses are pinpointed. The conclusion wonders about the relevance of mere language transmission if cosmovision transmission is neglected.

*Aber auch heute noch zeigt jeder Besuch bei einer Zigeunerfamilie, daß Kinder als erstes die Romanī lernen, ihre Muttersprache, und erst dann die Sprache des Landes, in dem sie leben<sup>1</sup>.*

*(Michael D. Reinhard Die Sprache der deutschen Zigeuner, Mömbris 1976)*

## **Introduction**

La présente contribution s'attache à l'analyse des récentes évolutions dans la transmission familiale de la langue rromani, langue indo-aryenne classée par Ralph Turner dans le groupe central et donc apparentée au braj et à l'avadhî, et proche sur certains points du prakrit saurasenî<sup>2</sup>. Les locuteurs de proto-rromani ont quitté l'Inde en 1019 de notre ère pour arriver un demi-siècle plus tard en Asie Mineure puis en Europe au début du XIVe siècle avant de s'y sédentariser en majorité sur un axe balkano-carpatico-baltique, avec des groupes partant vers l'Ouest et maintenant en partie un mode de vie mobile, en raison du rejet récurrent des populations. Le rromani s'est bien transmis à travers les familles dans cette situation de diaspora et nous nous intéressons ici à sa transmission dans la suite de cette diaspora, mais aussi en situation de migration moderne.

Les observations relatées ici émanent toutes de l'expérience personnelle de l'auteur, depuis sa jeunesse locuteur parmi les locuteurs et en contact depuis des décennies avec les familles dont les usages et attitudes sont rapportés ici. La méthode est celle de l'observation directe et participative pour les familles décrites ici, complétée à l'occasion par des enregistrements de commentaires de divers locuteurs recueillis à l'occasion d'enquêtes dialectologiques (v. biblio.) effectuées depuis près de 40 ans chaque fois en deux temps : collectage des formes dialectales spécifiques puis enregistrement magnétique de ces formes avec auto-correction de l'informant et recueil simultané des gloses spontanées de l'enquêté(e) et de son entourage, encouragés à en produire, notamment (mais pas seulement) sur l'évolution de la langue d'une génération à l'autre. Le caractère prolix de ces réflexions, souvent entrecoupées d'autres considérations à bâtons rompus, les rend d'un usage direct difficile pour la publication, d'autant qu'elles sont hétérogènes sur le plan de la forme car recueillies sans projet précis à l'époque. Les familles décrites sont des gens bien connus de l'auteur et suivies par lui depuis des décennies<sup>3</sup>. Il sait

---

1 Mais même aujourd'hui, chaque visite à une famille de Rroms montre que les enfants apprennent en premier le rromanī, leur langue maternelle, et seulement après cela la langue du pays dans lequel ils vivent.

2 Divers traits rapprochent le rromani du prakrit saurasenî, notamment le maintien du -t- intervocalique en -d- en saurasenî (puis en -l- en rromani) alors qu'il disparaît totalement dans les autres prakrits.

3 Par ailleurs leur caractère déclaratif enthousiaste pratiquement unanime en faveur d'une forte transmission en famille, souvent en contradiction avec la pratique réelle de l'informant lui-même, limite leur valeur informative. De mémoire nous n'avons eu qu'une seule déclaration ouvertement opposée à la transmission familiale, il s'agissait d'un Rrom d'âge moyen près d'Athènes, qui dans un entretien a qualifié le rromani de « langue des dépôts d'ordures » (γλώσσα σκουπιδιών); il était membre d'un parti nationaliste grec. En revanche les attitudes de mépris pour la langue maternelle se sont multipliées ces dernières années, notamment dans l'émigration en provenance de pays à forte dominante nationaliste.

donc quelles langues ces gens utilisent en famille et quelle valeur elles accordent aux langues en question, maternelle ou seconde(s) (Zarate et al., 2008), de même que les grands tournants dans leur vie etc... Ce positionnement permet une observation sans « mur de l'enquête », tel qu'il apparaît le plus souvent en situation d'enquête formelle. Il met aussi en perspective et en contraste le déclaratif et l'effectif des comportements ; comme le remarque en effet Ksenija Đorđević-Léonard (2017 : 53) : « La dimension déclarative était si souvent éloignée des faits observables dans la société que le chercheur trouve dans une infinité de détails matière à relever des paradoxes » – dimension trop souvent négligée dans notre domaine<sup>4</sup>.

## 1. Les facteurs à prendre en compte

Il semble que 40 ans plus tard, la constatation de Michael D. Reinhard (1976 : iii)<sup>5</sup> ne soit plus vraiment d'actualité. Derrière cette impression d'ensemble, qu'en est-il aujourd'hui de la transmission de la langue rromani ? Nous tenterons d'apporter des éléments en prenant plusieurs situations types en Europe — où vivent quelque 12 millions de Roms, dont plus de la moitié connaît le rromani, même si seulement 4 à 5 millions l'utilisent au quotidien. Cette question ne saurait être abordée dans l'abstrait, mais toujours en relation avec divers facteurs, dont les principaux sont :

- a) la situation géographique de la famille considérée, ceci surtout en rapport avec la tradition spécifique du pays vis-à-vis des minorités ethnolinguistiques (nations, nationalités et groupes ethniques, selon la terminologie d'Europe orientale) ; la position micro-géographique est aussi importante (distance entre les locuteurs) ;
- b) la génération considérée ;
- c) la position socioprofessionnelle des intéressés et leur degré de scolarisation ;
- d) les mariages qui constituent les familles : entre Roms seulement ou bien mixtes (avec des « gazés », des non-Roms), en prenant en compte le degré d'intégration des conjoints vis-à-vis de leur belle-famille ;
- e) le rapport de la famille à la migration, ancienne ou récente ;
- f) le nombre de langues parlées à la maison et dans l'entourage ;
- g) l'attitude explicite ou implicite de la société par rapport à la diversité linguistique – et l'impact de cette attitude sur celle de la famille ;
- h) le contexte de la communication (paritaire ou disparitaire, au dehors des familles, mais aussi en leur sein – par paires d'interlocuteurs).

En ce qui concerne l'attitude des membres de la famille, l'observateur doit distinguer l'attitude déclarative, la pratique effective dans les divers contextes de communication et la disponibilité réelle à utiliser telle ou telle langue : une personne peut très bien affirmer qu'elle répugne à utiliser telle langue, mais y recourir sans la

---

4 Les « écarts entre le déclaratif et les pratiques langagières réelles » (ibidem : 82) ne sont pas seulement le fait des institutions, mais aussi comme nous le verrons des locuteurs eux-mêmes. De même « on ne saurait se contenter du déclaratif en matière de pratiques langagières » (ibidem : 85).

5 Michael D. Reinhard a surtout travaillé sur les parlers des Roms ibériques, les Gitans, mais il a compilé le premier cahier des « Communications en tsiganologie » (*Mitteilungen zur Zigeunerkunde*) à partir de travaux plus anciens (y compris d'auteurs nazis ou apparentés : Knobloch, Arnold).

moindre hésitation, par simple commodité, dans une situation donnée ; à l'inverse une personne peut exprimer une certaine indifférence dans son choix des langues à utiliser, mais ressentir un blocage, une gêne ou une honte, au moment de parler dans certains contextes (mais pas dans d'autres). Par ailleurs, certains conjoints non-rroms peuvent comprendre pratiquement tout ce qui est dit en rromani, sans toutefois répondre un seul mot dans cette langue. Un élément important – mais que nous ne prendrons pas en compte dans la présente contribution, est la manière dont les proches perçoivent l'attitude et la pratique du locuteur considéré. Il est souvent utile de comparer avec les attitudes de familles non-rromani, mais minoritaires, dans les diverses situations sociales et géographiques où elles peuvent se trouver dans le pays d'origine et en migration, mais une telle étude dépasserait le champ du présent article.

Derrière ce schéma complexe, se profile la question du lien entre d'une part la langue et son usage et d'autre part l'héritage culturel. Nous pouvons avancer qu'entre 90 % et 95 % de ce que nous pensons et transmettons dans la communication est constitué de représentations, sans rapport bien fidèle avec la réalité. Il est relativement rare que nous produisions des phrases strictement descriptives de la réalité objective, du genre de « la neige est blanche », « le métal se dilate à la chaleur » ou « ce pain coûte un euro ». La plupart des déclarations au contraire sont des interprétations, des reflets plus ou moins déformés de notre entourage, des évocations ou des impressions subjectives, tout cela bien entendu intrinsèquement imprégné de la culture qui nous habite<sup>6</sup>. L'idée n'est pas neuve : c'est la caverne de Platon. La nouveauté serait ici de l'appliquer à la linguistique en s'interrogeant sur ses répercussions en termes de transmission des langues premières, puisqu'en transmettant la langue on transmet le monde qu'elle constitue. Pour l'enfant (mais pas seulement pour lui), comme le dit Boulanger « les mots sont avant tout le monde » (2006 : 233).

## **2. Quelques statistiques au niveau européen**

Dans une première étape, nous allons tenter de présenter à l'aide de schémas les attitudes vis-à-vis de la langue rromani dans plusieurs types de familles et complétant le tableau par des commentaires des membres de la famille.

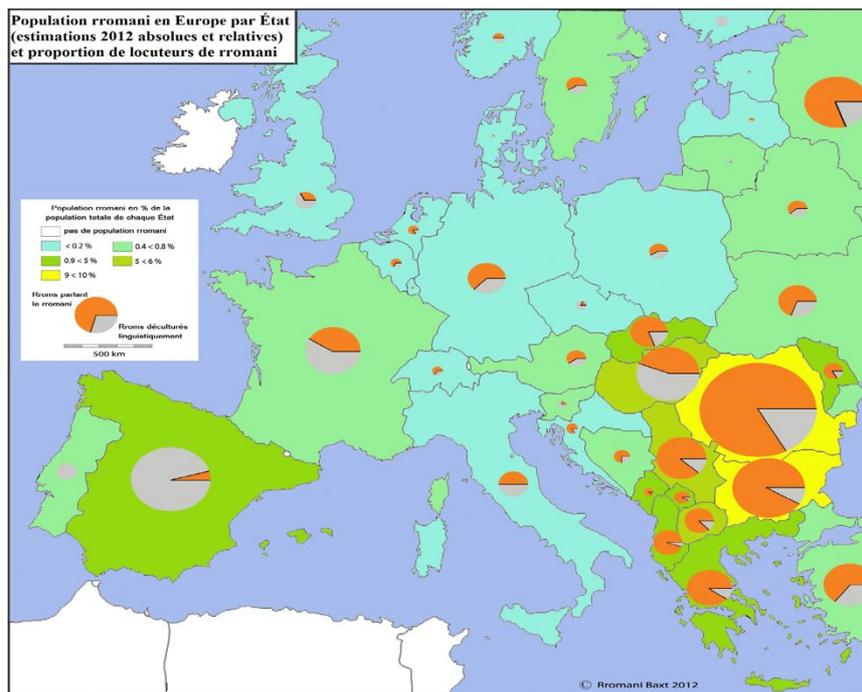
Avant de passer aux cas concrets, choisis en fonction de la connaissance personnelle que nous avons de ces diverses familles, il paraît utile de camper comme arrière-plan une carte de la démographie et de la pratique linguistique des populations rromani des divers États d'Europe (carte 1), selon les paramètres suivants :

- la taille des cercles dans les pays est proportionnelle à la population rromani locale ;

---

6 Cf. Gérard Delteil : « Changer le langage, c'est changer la culture qui nous habite, et qui nous conditionne. »

- le gradient de couleur du fond du pays traduit le pourcentage des Roms dans la population locale : moins de 0,2 %, de 0,4 à 0,8 %, de 0,9 à 5 %, entre 5 et 6 % et entre 9 et 10 % ;
- le secteur sombre dans chaque cercle représente la proportion de Roms capables de parler au moins une forme de romani, sachant que parmi eux certains utilisent quotidiennement cette langue et d'autres ne l'emploient qu'occasionnellement, le plus souvent lors de rassemblements familiaux ou de contacts avec des Roms d'autres pays.



**Carte 1.** L'usage de la langue romani en Europe

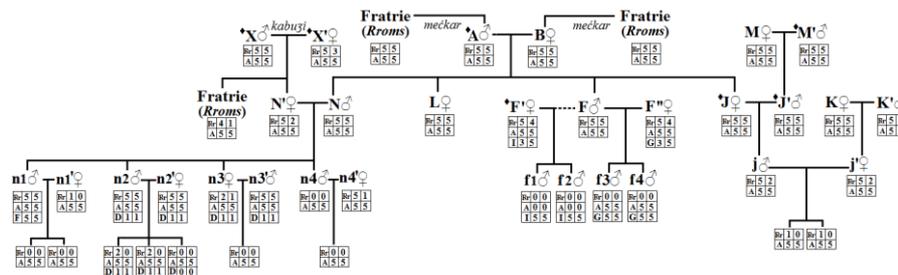
Comme on peut le constater, c'est en Bulgarie et Roumanie que la proportion de Roms est la plus élevée, suivie par les pays circonvoisins et cet espace est aussi celui où la langue a été le mieux conservée<sup>7</sup>. À noter qu'en Espagne, les locuteurs sont presque tous d'arrivée récente, surtout en provenance de Roumanie et ne représentent que 8 à 10 % de la population romane totale, et ceci est en partie vrai pour les autres pays occidentaux.

<sup>7</sup> Les données de la carte proviennent de l'exposition « La langue romane : un atout pour l'éducation et la diversité » au Conseil de l'Europe (avril 2014) ; elles sont issues du croisement par la fondation Romani baxt (Varsovie) de chiffres officiels et résultats de recensements (lorsqu'ils sont accessibles), d'échantillonnages de population sur divers territoires et d'estimations des acteurs sociaux locaux. Malgré une marge d'erreur pouvant atteindre 10 %, ces chiffres représentent assez bien la situation réelle.

### 3. Études de cas

Tentons maintenant de suivre la transmission intergénérationnelle dans trois familles se trouvant dans diverses situations en fonction des facteurs énumérés plus haut. Chaque personne est identifiée par une lettre majuscule pour les deux premières générations, minuscule pour la troisième et sans indication de lettre pour les arrière-petits-enfants (tous très jeunes – entre 2 et 14 ans). Les conjoints portent la marque *prime* (« ») et un losange en haut à gauche note les personnes décédées. Le genre est aussi indiqué par les symboles ♀ et ♂, sauf pour les plus petits. De gauche à droite, on va des aînés vers les cadets pour chaque fratrie. Sous chaque personne se trouve un petit tableau avec le nom des langues qu'elle pratique, suivie d'une évaluation de sa compétence de 0 à 5 dans chaque langue (sachant qu'il s'agit d'une évaluation par rapport à l'usage colloquial, et non pas scolaire ou intellectuel) et enfin une évaluation du gré avec lequel cette personne utilise ladite langue, également sur une échelle de 0 à 5.

#### 3.1. Situation d'une famille en Albanie (Tirana, quartier 10 – tableau 1)



**Tableau 1.** Usage et représentation du romani dans une famille d'Albanie

La première génération, le couple meckar<sup>8</sup> A et B, possède parfaitement le rromani et l'albanais tout comme leurs fratries respectives. Ils ont transmis les deux langues à leurs quatre enfants. L'aîné N a épousé une Kabuzika N' parlant bien rromani mais préférant nettement utiliser l'albanais, plus encore que sa mère Y – alors que son père X possédait les deux langues et les parlait volontiers (l'albanais de la génération précédente, non indiquée ici, laissait au contraire à désirer et fait encore aujourd'hui l'objet de plaisanteries chez les plus âgés). Les frères et sœurs de cette épouse parlent moins bien le rromani et répugnent encore plus qu'elle à le parler – l'une des sœurs ne le parle pas du tout.

<sup>8</sup> Les Meckars (fém. Meckârka) sont un des cinq groupes de Rroms vivant en Albanie et chronologiquement le premier à avoir atteint ce pays, depuis la Grèce par le sud, apparemment au début du XIV<sup>e</sup> siècle sous Catherine II de Valois-Courtenay. On y rencontre aussi les Kabuzi (ou Kalburzi « fabricants de tamis » — qui se nomment eux-mêmes Erlië « autochtones »; fém. Kabuzika, Erlika) parvenus en Albanie dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle (de Turquie où ils étaient visiblement autochtones, en turc yerli) et les Rupane de Peqin et les environs (fém. Rupani), les Çergars (ou Škodrană, fém. Çergârka, Škodranka – parvenus de Cossovie et du Monténégro par le nord de l'Albanie) et les Bamiđă (fém. Bamiđka – extrême sud, banlieue de Gjirokastër). Il existe en outre en Albanie, en Cossovie et en Macédoine une population dite « égyptienne », qui ne parle que l'albanais et dont une partie se trouve en état de marginalisation, parfois sévère.

Les deux fils aînés de ce couple n1 et n2 maîtrisent bien le rromani et l'albanais et les parlent volontiers (l'aîné n1 a en outre acquis le français en 10 ans de scolarisation en France grâce à une bourse) alors que les deux enfants puînés n3 et n4 ont grandi sans apprendre le rromani. La fille n3 a épousé un Kabuzi n3' assez bon locuteur et a commencé à parler rromani sous son influence (et celle de Rroms de Serbie lors d'un séjour de 3 ans en Allemagne) alors que le cadet n4, bien qu'ayant épousé une Kabuzika n4' d'une famille rromanophone, n'en a pas même assimilé les bases. Il est de caractère très hautain, voire arrogant.

L'épouse de l'aîné n1' est issue d'un mariage mixte entre un père kabuzi et une mère égyptienne – elle a grandi en albanais, comprend toutefois bien le rromani mais ne le parle jamais. Leurs deux enfants sont uniquement albanophones. Il est intéressant de noter que le jeune père n1, qui a milité pour le patrimoine rrom et notamment la langue, a pris la « cause » en grippe en raison de la corruption et des malversations qu'il a observées à grande échelle et il se démarque depuis quelques années de tout ce qui est rrom – alors qu'il sait que les Rroms sont victimes de cet état de fait, et non responsables.

Le second frère n2 a épousé une Mečkàrka n2' de milieu rural, bonne locutrice elle aussi des deux langues, mais le couple parle plus souvent albanais que rromani. Deux de leurs enfants ont acquis le rromani en grandissant, non pas de leurs parents, mais de voisins rroms de Serbie en Allemagne, où ils sont depuis 3 ans : ils apprennent en outre l'allemand à l'école. Les enfants, tout petits, des deux autres couples, plus jeunes, ne maîtrisent que l'albanais.

La sœur de deuxième génération L parle bien les deux langues, mais elle n'est pas mariée et n'a pas eu d'enfants. Toutefois elle a élevé plusieurs neveux et nièces, mais elle s'est pliée sans état d'âme à l'albanais ambiant, devenu dominant dans la famille.

Le troisième fils F a épousé successivement deux Mečkàrke bonne locutrices mais peu attachées au rromani. Les enfants du premier lit f1 et f2 sont en Italie et ne parlent que l'italien (ils ont oublié les deux langues premières) et ceux du second lit f3 et f4 sont en Grèce où ils parlent albanais et grec ; ils n'ont jamais parlé rromani.

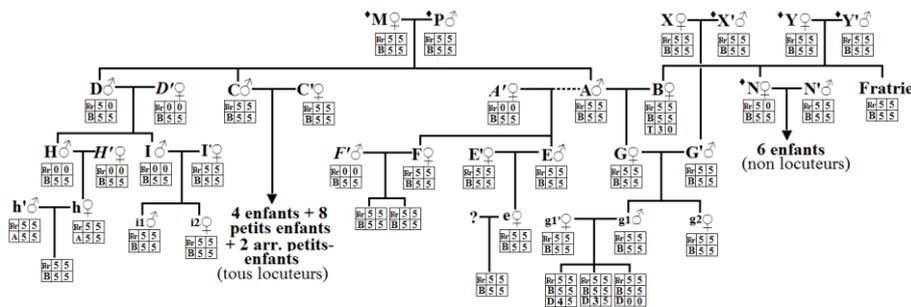
Le cas du cadet J, décédé en 2002 à 32 ans, musicien et poète, impliqué pour la cause rrome, a épousé une Mečkàrka très jeune de milieu rural J', parlant bien les deux langues, qu'elle a transmises à son fils unique j. Ce dernier a épousé très jeune une Kabuzika j' issue d'une famille de bons locuteurs K et K'. Toutefois, les époux ont opté pour l'albanais dans leur couple sous le prétexte que leurs parlars sont différents – comme le français de Paris et celui de Québec. Leurs enfants parlent essentiellement l'albanais, exclusivement cette langue avec leurs parents et dans le quartier, mais parfois le rromani (parler kabuzi) avec leurs grands-parents.

Nous avons là affaire à une famille en contexte bilingue (on entend les deux langues dans le quartier – peuplé à 20 % de Rroms), à quoi se sont ajoutées des langues de pays d'émigration : allemand, italien, français et grec.

### 3.2. Situation d'une famille en Bulgarie (Plovdiv et Kyoustendil – tableau 2)

La famille que nous avons observée en Bulgarie a globalement mieux gardé le rromani que la famille albanaise. Les membres sont répartis entre Sofia (quartier Obelya), Kyoustendil et Plovdiv. Nous avons indiqué la génération des arrière grands parents, presque tous décédés, en raison de leur position sociale : le père M' du locuteur central A a été sous le communisme maire de l'arrondissement rrom de Kyoustendil et la mère Y' a collaboré à une revue rrom à la même période. Le locuteur A a épousé en premières noces une gaži bulgare A' qui n'a jamais appris le rromani (les femmes bulgares épousant des Rroms apprennent le plus souvent la langue de l'époux – ce ne fut pas son cas ; le divorce a eu lieu après environ 15 ans de mariage). Les deux enfants E et F toutefois ont appris le rromani de leur père A et du quartier (à Kyoustendil) ; tous deux le parlent volontiers.

### 3.2. Situation d'une famille en Bulgarie (Plovdiv et Kyoustendil – tableau 2)



**Tableau 2.** Usage et représentation du rromani dans une famille de Bulgarie

Le fils E et la bru E' l'ont transmise à leur fille e, qui a eu un enfant naturel et tous parlent le rromani. La fille F de A et A' a épousé elle aussi un gažo bulgare F' et leurs deux enfants s'expriment aussi bien en rromani qu'en bulgare (à la mesure de leur âge).

L'un de frères aînés du locuteur A, le locuteur C a épousé une Rromni C' de Plovdiv et ils vivent là-bas depuis leur mariage. Malgré la différence de parler, qui inspire plus d'une fois des commentaires, c'est le rromani qui est la langue du foyer et leurs quatre enfants, leurs huit petits-enfants et les deux derniers (8 et 10 ans) sont tout à fait bilingues. Il faut dire qu'il y a à Plovdiv une certaine fierté régionale bulgare, qui trouve un écho dans la culture rromani, alors qu'à Kyoustendil, la langue est maintenue davantage par inertie. Le premier frère D a épousé une gaži D' et tous eux vivent aussi à Plovdiv. Leurs deux fils H et I ignorent totalement le rromani (ils ne comprennent pas des questions simples) ; H a épousé une gaži locale H' et I une Rromni I' d'un village voisin. La fille h de H et H' a fait la démarche d'apprendre le rromani, d'abord dans le quartier, puis après d'une poétesse de Sofia et elle a épousé un jeune Rrom h' de Sofia, bon locuteur, et le rromani est leur langue domestique, y compris avec leur fils de 5 ans. Ils souhaitent avoir d'autres enfants et n'imaginent pas leur parler bulgare. Quant à I, il a réappris le rromani de son épouse

et leurs deux enfants i1 et i2, en âge de se marier, parlent les deux langues (ils vivent à Sofia).

Le locuteur A a épousé en secondes noces une Rromni B de Sofia qui ne parle que rromani à la maison, tout comme ses parents et sa fratrie (huit personnes), à l'exception d'une de ses sœurs, N; cette dernière savait le rromani mais refusait systématiquement de le parler (elle est décédée), y compris avec son mari N', bon locuteur (mais qui ne vivait au foyer que sporadiquement – le couple était le plus souvent en difficulté sociale). Leurs six enfants ne parlent que bulgare, même s'ils savent quelques mots de rromani – idiome qu'ils ne considèrent même pas être une langue.

Le locuteur A, désormais domicilié à Sofia, a avec B une fille unique G, qui a épousé G', jeune Rrom de milieu rural des environs de Plovdiv, où ses parents X et X' étaient actifs dans un A.P.K.<sup>9</sup> et toute la famille préservait les deux langues. A noter que B et G lisent beaucoup de littérature – en bulgare exclusivement car elles n'ont pas accès, en Bulgarie, à la littérature en rromani, ce qu'elles déclarent regretter. Une partie de la famille de B était turcophone et elle comprend assez bien le turc, dont elle rafraîchit la connaissance en suivant les feuilletons turcs à la télévision. Sa fille G ignore tout de cette langue. Les deux enfants g1 et g2 sont bilingues bulgare-rromani : la fille g2, la cadette, étudie encore, elle est célibataire et le frère aîné g1 a épousé pour sa part une bonne locutrice bilingue de Sofia (rencontrée sur Internet); le couple vit avec ses trois enfants en Allemagne. Tous deux ont du mal à assimiler l'allemand, mais les deux plus grands enfants font de nets progrès dans cette langue (le petit n'est pas en âge d'aller au jardin d'enfant), tout en parlant volontiers et bien (pour leur âge) le bulgare et le rromani.

À la différence de la famille albanaise, on observe ici des attitudes tranchées face au rromani : adhésion résolue ou rejet, mépris et refus non moins résolus, peut-être corollaire d'un plus haut niveau de scolarisation et d'une meilleure préservation de la langue – dans les cas d'adhésion) en raison de la prise de conscience de ce que représente une langue en soi (le système scolaire bulgare, plus sérieux que celui de l'Albanie, joue peut-être aussi un rôle).

La situation est toutefois complexe car, si dans le cas de N, le refus de la mère a sevré les six enfants de la langue première, il en est allé autrement dans le cas de H et I, puisqu'il y a eu récupération de l'héritage linguistique, y compris par une démarche volontariste de « néo-locutrice<sup>10</sup> » dans le cas de h.

---

9 Аграрно-промишлен комплекс – Complexe agricole industriel (sorte de coopérative).

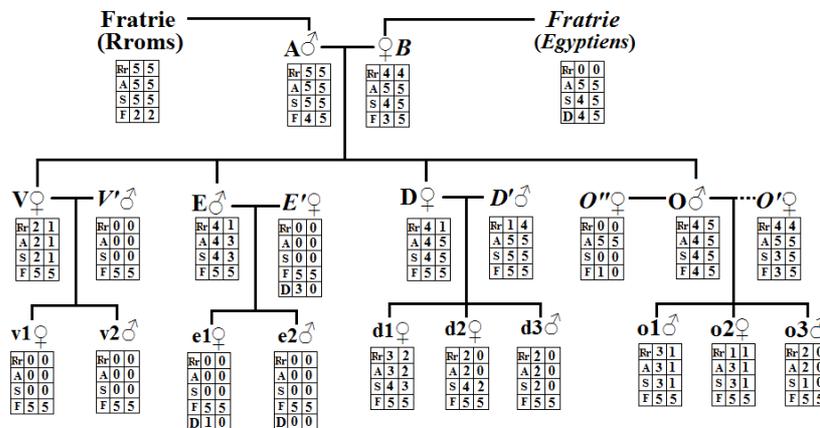
10 Ce phénomène, qui commence à être pris au sérieux par les linguistes, est très marginal chez les Rroms et se limite en règle générale à l'acquisition d'un « rromani de survie », rudimentaire et incorrect (fautes de genre, de grammaire, de sens etc.) et servant de paravent à une carrière politique. Ce n'est pas le cas de h.

### 3.3. Situation d'une famille de l'émigration cossovare en France (Seine Saint-Denis – tableau 3)

Jusqu'ici nous avons observé les comportements linguistiques des Rroms dans un contexte bilingue, à quoi pouvaient s'ajouter des langues d'émigration, mais il existe de nombreux cas où les Rroms vivent dans l'espace de minorités linguistiques : aire hongroise (Transylvanie) en Roumanie, aire albanaise (Cossovie) en Yougoslavie puis Serbie (jusqu'à l'Indépendance), aire turque en Bulgarie, etc.

Nous nous attacherons dans l'exemple suivant à la situation d'une famille initialement trilingue (rromani, serbe et albanais) de Cossovie, dont le chef A a migré en France (Hauts de Seine) vers 1980, suivi par des frères 20 ans plus tard.

Ce chef de famille A était parfaitement trilingue au pays – où j'ai connu sa famille dès 1978, comme tous les hommes de sa famille (les femmes à un moindre degré) et y avait épousé une Égyptienne<sup>11</sup> B qui a appris le rromani dans la famille de ses beaux-parents, des propriétaires terriens plutôt riches. La fratrie de B ne sait pas le rromani et a acquis une certaine connaissance de l'allemand depuis leur migration en Allemagne il y a 30 ans. Elle-même et sa fratrie parlent très volontiers les trois langues d'origine et la langue du pays d'accueil, malgré un certain handicap dans cette dernière, et à moindre degré en serbe. Le locuteur A a été militant pour la défense de la culture rromani, tant en



**Tableau 3.** Usage et représentation du rromani dans une famille cossovare de France

Yougoslavie qu'en France, et il parle volontiers sa langue première, y compris en public ou dans des interviews.

Leurs quatre enfants ont acquis une compétence réduite en rromani, qu'ils répugnent à utiliser, sauf le dernier pour qui c'est la langue usuelle (en plus du français au travail). L'aînée V s'est mariée très jeune avec un Français unilingue V' (agent de police) et a largement perdu le peu de compétence qu'elle avait dans ses langues d'origine, au contraire de ses frères E et O et de sa sœur D, qui

<sup>11</sup> Voir note 6 ci-dessus.

entretiennent des relations suivies avec le reste de la famille, en France, en Allemagne et en Croatie. Les deux enfants v1 et v2 du couple ne connaissent que le français et se moquent des locuteurs d'autres langues. Son frère puîné E a épousé une Algérienne E', locutrice médiocre de darja et les deux enfants ne parlent que le français (sauf la petite fille qui a quelques notions d'arabe, en raison du contact avec les tantes). La fille suivante D a épousé un Égyptien, bon locuteur de serbe et d'albanais, et qui a appris un peu de rromani au contact de ses beaux-parents. D ne valorise pas du tout le rromani, au contraire de son mari, pourtant non-locuteur héritier. Leurs enfants d1, d2 et d3 n'ont qu'une connaissance médiocre des langues d'origine, qu'ils ne valorisent pas du tout à côté du français. Le dernier fils O a eu trois enfants o1, o2 et o3 avec une Égyptienne O', dont il a divorcé avant de se remarier avec une autre Égyptienne O'', apparemment stérile. Comme chez les enfants du couple précédent D-D', la compétence en langues d'origine va décroissant d'un enfant à l'autre et la valorisation de ces langues est quasi nulle. Le français reste la langue la mieux connue et favorite.

Dans cette famille, seul le chef A est titulaire d'un diplôme d'études supérieures, tandis que les autres ont des emplois sans qualification spéciale. On remarque qu'aucun de ses quatre enfants n'a épousé un(e) Rrom(ni). La dernière génération est totalement acculturée au français, bien sûr en compétences linguistiques, mais plus encore en termes de rejet des langues premières et des origines de la famille, constituant une caricature du Français, car le Français de souche n'a pas de compte à régler avec des origines prétendues gênantes (dans le contexte occidental) et il est donc plus serein, plus tolérant et moins farouche vis-à-vis des langues étrangères.

Il serait possible de poursuivre ce tour d'horizon européen par d'autres familles, mais elles présentent souvent une structure plus simple et il n'est pas nécessaire alors de recourir à un diagramme. Nous allons donc poursuivre avec quatre autres familles en donnant directement les descriptions.

### **3.4. Situation d'une famille en Hongrie (groupe cerhar : comtat de Szabolcs et Budapest)**

Dans une famille observée dans le comté de Szabolcs et à Budapest, plusieurs fois par an de 1997 à 2012, le couple des grands parents parle très bien le hongrois et le rromani, vivant dans une des régions où le rromani s'est préservé le mieux à la campagne – à côté du lovari des milieux urbains<sup>12</sup>. La grand-mère, enseignante, a été à l'initiative de l'ouverture d'une petite école bilingue rromani-hongrois dans son village à l'époque du communisme<sup>13</sup> ; c'est dire si elle est attachée à sa langue. Ses trois enfants et sept petits-enfants sont tous également bilingues (même si l'une d'entre eux, vivant seule avec sa mère à Budapest, n'a accepté le rromani qu'à la fin

---

12 Il s'agit ici du véritable lovari – différent des divers parlers locaux appartenant à d'autres groupes dialectaux mais que les locuteurs appellent « lovaricko » pour des raisons de prestige, en raison des complexes que les Lovara induisent chez eux.

13 L'initiative a d'abord été critiquée par le régime puis présentée comme une de ses réalisations pilotes.

de l'adolescence), mais la plupart des enfants de la quatrième génération sont passés à une nouvelle attitude, avec expression uniquement en hongrois, alors qu'ils comprennent le rromani. Ils sont tous de la deuxième génération après le changement de régime : la première a bien gardé un rromani vivant et riche et non plus celle-ci.

### **3.5. Situation d'une famille gabor en Roumanie (Târgu Mureș)**

Il s'agit là encore d'une famille socialement bien située, avec plusieurs membres dans des professions intellectuelles ou semi-intellectuelles (petite administration), et chez eux les trois langues sont bien préservées dans un certain équilibre : rromani, hongrois et roumain sont utilisés avec les divers interlocuteurs du quartier, avec une logique nette de complémentarité, qui n'est pas la diglossie de Fishman (1971:89 sq) car la hiérarchisation des prestiges est modérée. Nous avons observé ce genre de situation dans d'autres espaces plurilingues comme par exemple à Prishtina dans les années 80 avec l'usage serein du rromani, du serbe, parfois de l'albanais et du turc, dans les divers échanges de famille, de voisinage, de travail et de marché<sup>14</sup>. Comme on le sait, cette harmonie a été détruite par la guerre, puis l'émigration survenues par la suite, et actuellement les familles pour la plupart ont quitté le pays (cf. famille nr 3).

On observe toutefois en Roumanie un phénomène paradoxal : d'une part il existe une certaine désaffection des adolescents pour le rromani, mais d'autre part un bon nombre d'entre eux sont inscrits au cours scolaire de rromani<sup>15</sup>. En réalité leur compétence est en baisse par rapport à celle de leurs aînés pour plusieurs raisons : il y a des débutants dans la plupart des groupes et l'enseignement se concentre sur eux, présentant des éléments souvent trop rudimentaires pour les autres élèves ; certains enseignants sont peu, mal ou pas formés du tout ; les inspecteurs ne savent pas toujours le rromani ; dans certaines écoles, la forme enseignée est trop livresque, elle ne prend pas assez en compte l'usage local, considéré (comme en roumain) « paysan » ; dans certaines municipalités, les difficultés pour faire ouvrir sur le long terme un cours de rromani sont telles (sans parler des allusions dépréciatives insidieuses de certaines autorités qui visent à décourager les candidats) que les parents renoncent, etc. De nombreux maires ne voient les Rroms que comme des problèmes et veulent en faire des « țigani romanizați »<sup>16</sup>. Pourtant, l'impact essentiel de ces cours se fait sentir sur la fierté des enfants, leur confiance en eux-mêmes et leur plus grand attachement à l'école. Le manque de publications pour la lecture et

---

14 Isjam Rašiti, poète rrom de Prishtina, disait : « Quand on a une cruche d'un litre, une fois que tu y as mis un litre d'eau, tu ne peux pas y mettre un litre d'huile, mais Dieu merci l'être humain n'est pas une cruche et quand il a en lui une âme rromani, il peut y avoir aussi une âme albanaise, et aussi une âme serbe, et une turque... pourquoi pas ? » (Propos recueilli en 1985).

15 Depuis 25 ans, l'école publique roumaine propose des cours facultatifs de rromani, non sans un certain succès puisque l'on compte entre 30 et 36.000 inscrits par an (ce qui fait un total de plus de 500.000 élèves depuis 25 ans).

16 Tsiganes transformés en Roumains, assimilés.

l'absence de pédagogie du livre (sous prétexte de modernisme) freinent aussi l'usage du rromani.

En fait il se trouve que ces adolescents manient toute la journée les téléphones portables avec leurs réseaux sociaux, lesquels ne sont qu'en roumain et en anglais. Or, s'ils ne peuvent utiliser leurs écrans de poche et naviguer sur internet en rromani, notamment pour le divertissement, mais aussi pour chercher un mot oublié ou d'autres infos, ils passent à une autre langue, confortent leur système de pensée dans cette langue, donc en dehors du rromani et – à moins qu'ils ne soient militants, leur usage de la langue première va s'étioler. Il suffirait de créer quelques interfaces en rromani (Facebook, formulaires d'achat en ligne, dictionnaires, etc.) et de proposer le rromani en traduction automatique pour modifier l'attitude de ces jeunes avant qu'il ne soit trop tard.

### **3.6. Situation d'une famille de Kelderaś en France (Livry-Gargan)**

Pour finir, nous mentionnerons brièvement la situation d'une famille de Kelderaś de Seine Saint-Denis : alors que la grand-mère refuse toute autre langue que le rromani à la maison, quelle que soit pratiquement la situation, le grand-père parle essentiellement français, mais insère dans son propos des phrases entières de rromani, que ce soit dans les face à face ou au téléphone. C'est aussi l'attitude de leurs enfants et des enfants de ces derniers, sauf lorsqu'ils parlent avec la grand-mère, car ils la savent intraitable sur ce point. Un pas a donc été franchi depuis la situation de « complémentarité » qui prévaut habituellement dans les familles : le rromani prédomine, sauf lorsque le sujet traité fait appel non seulement à un vocabulaire, mais aussi à un mode d'argumentation étranger au rromani, comme la logique administrative de procédure, les commentaires sur un entretien d'embauche ou des conseils de mécanique à distance. Ce n'est plus le cas et le rromani a quitté, sauf pour la grand-mère, son rôle de fondement de la pensée habituelle pour devenir un ornement quelque peu symbolique.

On sait que c'est là ce que la division des politiques linguistiques donne comme perspective aux langues minoritaires : servir à la salutation avant de passer à la langue officielle dès qu'on parle de « choses sérieuses ». C'est aussi l'attitude des pasteurs évangélistes, qui recrutent en rromani sur un ton léger et changent de langue dès qu'ils abordent les questions « importantes ».

## **4. Bref historique de la transmission du rromani**

Ce que l'on peut constater dans ce qui précède, c'est un recul de la langue rromani. Or, le fait remarquable ici, c'est que 1000 ans après le départ de l'Inde du nord, cette langue est restée vivante sans discontinuer jusqu'aux jeunes générations actuelles qui l'abandonnent souvent depuis deux ou trois décennies (voir la citation en début d'article), alors que pour les autres langues il suffit habituellement de deux générations, voire moins, pour qu'un tel abandon survienne : la majorité des Albanais qui ont quitté le pays dans les années 90 sont passés à la langue locale (italien,

français surtout) y compris avec leurs enfants à tel point que la chanteuse Artiola Toska a consacré une chanson, devenue un hit, à ce phénomène « parle albanais, car tu es Albanais »<sup>17</sup>. Il est rare que le maintien de l'arabe, du turc ou du serbe dure plus de deux générations en émigration. Comment expliquer alors cette surprenante vivacité millénaire du rromani ?

Nous avons ailleurs avancé l'explication que la « variété d'origine sociale dans la population déportée de Kannauz (telle que décrite par al — 'Utbi) est un facteur déterminant pour expliquer la préservation de la langue rromani jusqu'à nos jours, près de mille ans après l'exil. La sociolinguistique a en effet observé que plus une population exilée est socialement hétérogène, plus sa langue se transmet longtemps avec robustesse » (2003 : 275). On peut ajouter que les locuteurs avaient une forte conscience de leur spécificité et de la valeur culturelle que représentait leur patrimoine dans son ensemble, une estime certaine de leur propre identité. Ce sentiment, sans doute en partie confus, s'est cristallisé de nos jours sous la forme de la distinction entre Rroms et gazés, concernant toutefois moins la langue que la *kris*, la coutume et la simple existence. Arrivés en Europe au XIVe siècle, les Rroms ont été relégués dans les milieux ruraux, voire à la périphérie des villages, et ils ont perdu beaucoup de leur patrimoine, tandis que la langue se simplifiait pour se limiter à l'expression de l'immédiat. Jusqu'au XIXe siècle le rromani se trouvait sur un pied d'égalité avec les autres langues locales car la culture européenne était transmise (et élaborée) surtout dans des cénacles avec leurs langues sophistiquées, rarement proches de celles du foyer. La culture populaire, parfois très féconde avec ses épopées, ses ballades, ses récits divers, n'était pas elle non plus de large diffusion — aussi bien en rromani que dans les autres langues. Lorsque les États, parfois en cours de formation, ont commencé à promouvoir leurs langues nationales au XIXe siècle pour renforcer leur identité et leur culture s'est « modernisée » par toute une élite formée en Occident : Vienne, Berlin, Paris ou Rome ; le rromani est resté sur la touche, mais il a continué à se transmettre surtout par inertie dans les familles, alors que l'ascension sociale et intellectuelle n'était possible qu'en langue majoritaire. Ce trait, commun à d'autres minorités, a conduit au mimétisme ethnique une importante partie des rares Rroms instruits, non pas tant par peur ni honte véritables, que par nonchalance et sous-estimation de leur propre héritage, justement sous l'influence des modèles dominants et intolérants en dehors du paradigme de la société établie.

On compte en outre quelques cas d'extinction : en Espagne, le rromani (*gitano*) était considéré depuis le XVe siècle comme une langue inventée par le diable pour

---

<sup>17</sup> Le phénomène est contemporain, car les Albanais qui avaient migré en Italie au XVe siècle ont au contraire conservé l'usage quotidien de leur variété tosqe de l'albanais presque jusqu'aujourd'hui — avant de la perdre au cours des dernières décennies. Dans un autre contexte, alors que je m'étonnais d'entendre des Grecs de Seine Saint-Denis parler français à leurs enfants, il m'a été répondu « qu'ils apprennent le grec ? Mais pourquoi faire ? Ils ne vont quand même pas aller vendre des chèvres » (*δεν θα πάνε να πουλήσουν κατσίκια*). Lorsque lors d'une conférence quelques jours plus tard à Salonique, j'ai mentionné cette réplique à un enseignant qui plaidait pour l'abandon de la langue rromani, la salle a bien entendu bondi comme un seul homme. On mesure la force de l'estime et de la mésestime de soi en contextes différents.

tromper les chrétiens. Il était féroce­ment persécuté par les autorités civiles et ecclésiastiques, avec peine d'essorillage pour les gitans surpris à le parler. Par conséquent les familles ont cessé de le transmettre le aux enfants et ceux-ci ont grandi dans un espagnol, catalan ou basque approximatif (le portugais et le galicien n'étaient pas concernés) puis, devenus adolescents et entrant en contact avec les aînés, qui continuaient à utiliser la langue dans le travail, ils apprenaient des lexèmes isolés, mais sans les structures grammaticales, et inséraient ce vocabulaire résiduel dans leur usage de la langue majoritaire. La fonction de ces idiomes à teinture rromani et appelés *paggerdilectes* ou populairement *kalés* est restée symbolique et parfois cryptique ; ils font aussi l'objet de devinettes avec les enfants. Une évolution similaire a eu lieu dans les Îles britanniques, même si les persécutions y étaient moins systématiques, donnant naissance à la *pogadi jib*<sup>18</sup>. En Finlande, dans un élan de patriotisme après la victoire sur le fascisme, les officiers ont fait jurer aux jeunes soldats de renoncer à toute spécificité et arriération rromani et donc de ne plus parler que finnois à la maison, d'où la disparition du rromani dans le pays, malgré les quelques heures d'enseignement plutôt factice<sup>19</sup> qui a été mis en place.

Dans le reste de l'Europe, le rromani est resté naturellement vivant, mais selon des modalités diverses :

- a) dans les Balkans socialistes, il constituait une des langues du plurilinguisme et son existence n'était ni combattue ni encouragée, à l'exception de la Yougoslavie où il était présenté comme une sorte d'accessoire décoratif à l'autogestion titiste, sans que des fonds ou une stratégie de soutien n'aient été proposés. On sait toutefois que les Bulgares tentaient d'éparpiller les familles rromani parmi les autres habitants dans les cités, ce qui entravait des relations suivies régulières entre locuteurs et affaiblissait la langue.
- b) en Grèce, il restait la langue domestique, plus que publique, des Rroms, confrontés au monolithisme grec, nationaliste et orthodoxe — qui a aussi pesé sur les autres langues : aroumain<sup>20</sup>, arvanite, pomak, etc. Les Rroms n'y ont jamais imaginé une promotion de leur idiome hors du foyer et la transmission, de plus en plus érodée, s'est poursuivie par inertie.
- c) dans son projet de « liquidation de l'analphabétisme parmi les peuples dont les langues ont une écriture et création d'une écriture pour celles qui n'en ont pas », le régime soviétique s'est appliqué, mais de façon improvisée et maladroite à promouvoir le rromani, y compris par la scolarisation et quelques classes d'études supérieures dans cette langue. Cet effort a été interrompu en 1938 — lorsque Staline est revenu aux fondamentaux marxistes, qui considéraient la diversité des cultures comme un leurre utilisé par la

---

18 Cette expression vient de rr. *phagerdi çhib* « langue cassée » (calque sur *broken English*) et elle à l'origine du terme *paggerdilecte*.

19 Malgré l'existence d'un manuel et d'un dictionnaire acceptables, ces cours ont peu de succès et de résultats car les enseignants ne savent pas la langue et n'ont aucune formation. Le gouvernement finlandais et la société civile continuent de marteler contre toute évidence que le rromani est toujours transmis dans les familles.

20 On se rappelle le cas de Sotiris Bletsas, emprisonné en 2000 pour avoir diffusé en Grèce un dépliant du Bureau Européen pour les Langues Moins Répandues.

bourgeoise pour retarder l'avènement du communisme. Malgré cela, toute une génération d'auteurs rroms avait été formée et distinguée, et les langues minoritaires avaient acquis une certaine respectabilité dans la population – leurs locuteurs n'étaient désormais plus considérés comme au temps de l'empire du tsar comme des allogènes (*иноподци*).

- d) en Roumanie, après des siècles d'indifférence méprisante pendant toute la durée de l'esclavage des Rroms (1380-1856) et les décennies qui ont suivi, tout ce qui était rrom est devenu tabou sous le régime de Ceaușescu, mais l'existence de vastes quartiers rroms et le nombre élevé de locuteurs (jusqu'à 2 000 000) ont constitué un puissant facteur de préservation du rromani. À partir de 1991, le ministère de l'instruction et de la science a introduit le rromani dans le système d'enseignement (voir ci-dessus et note 9).
- e) plus au nord et dans les pays de langue allemande, rien n'a été fait dans l'enseignement, sinon des initiatives locales, privées, improvisées et éphémères. Par ailleurs l'éparpillement des Rroms (appelés là-bas *Kahlé* puis *Sinté*, surtout à partir du XVIIIe siècle) en hameaux sans contacts mutuels a profondément germanisé la langue et altéré l'intercompréhension, tant entre eux<sup>21</sup> qu'avec les vagues d'immigration, essentiellement yougoslave.
- f) en Scandinavie (y compris en Finlande), les gouvernements ont commencé à proposer il y a une vingtaine d'année des cours de rromani, mais l'application est décevante car aucune campagne de valorisation de la langue n'est menée par des voix officielles. De plus il n'existe pas de matériel pédagogique fiable. Une radio rromani émet depuis Stockholm.
- g) en France, la population, pas plus que l'école ou le Parlement, n'a suivi l'évolution de la politique gouvernementale, puisque, comme le remarquent Minh et Puren, cités par Hacque (2010 : 33) « les enseignants et élèves continuent à être modelés par l'idéologie monolingue telle qu'elle se manifeste toujours dans le système éducatif hexagonal ». En effet, après 50 ans de très timides encouragements des langues régionales, on voit émerger une politique de soutien au plurilinguisme, englobant les langues des migrants, comme on peut le lire dans la fiche de bienvenue pour élèves allophones à l'école française : « À l'école, c'est en français que votre enfant apprend à parler, lire, écrire, compter. Cependant, il est important pour lui de continuer à parler dans sa langue d'origine » et, à côté des versions arabe, chinoise, tamoul, turque, anglaise et espagnole, elle a aussi été produite en rromani par le Ministère de l'éducation nationale et de la vie associative. Toutefois il manque encore les artistes qui mettront publiquement en musique polyphonique cette invitation quelque peu confidentielle. À ceci s'ajoute une rumeur qui a suivi la guerre et la déportation, à savoir que la langue était un indice qui pouvait conduire à de nouvelles tragédies — alors que les nazis et leurs espions n'avaient pas eu besoin d'écouter comment parlaient leurs victimes pour les envoyer à la mort ;

---

21 Aux différences locales d'évolution et de vocabulaire, se superposaient à la fois une mentalité paysanne de repli peu confiant dans la communication et la facilité du recours à l'allemand, certes encore très dialectalisé, mais qui remplissait depuis longtemps une fonction de large communication.

de plus bien des déportés ne parlaient pas un mot de rromani. Cette rumeur a en réalité été forgée par des locuteurs peu compétents en rromani pour éviter de s'exposer à la critique des autres, mais, quoi qu'il en soit, elle a contribué à la régression des formes de cette langue en usage en France, surtout le sinto.

En fait, le changement d'attitude est lié en partie au passage de la situation de diaspora, donc d'implantation au milieu des autres ethnies, même si c'est sans territoire compact, à une situation d'émigration classique. Dans le premier cas l'érosion est la même que pour les autres minorités « autochtones » face au modernisme et au brassage massif avec la majorité, dans le second, c'est la même que chez les migrants, bien plus vulnérables après un déplacement familial ou individuel et le logement urbain sous forme dispersée. Cette évolution serait à analyser dans la perspective de la grille très détaillée proposée par Marisa Cavalli (2005), mais en introduisant les phénomènes de communication de la vie moderne réelle, notamment l'impact de la téléphonie mobile. Ceci est impossible dans la présente étude, située au niveau macrofamilial ou bien requerrait un traitement informatique (restant à construire). Peut-être la grille LAFDEF de Robert Chaudenson (1991) pourrait-elle également permettre de visualiser la position du rromani dans divers pays et contextes, notamment du point de vue rapport entre déclaratif et pratique, mais il faudrait d'abord la repenser<sup>22</sup> radicalement et l'adapter à une situation de langue minorée car initialement elle était prévue pour le français dans le monde.

## **5. Facteurs actuels défavorables à la transmission du rromani**

Il semble que le principal facteur qui fasse obstacle à la transmission est l'avènement d'une vision utilitariste du monde, tant du côté post-communiste de l'Europe que dans sa partie occidentale : il existait dans la société traditionnelle une valorisation du verbe, de l'émotion, de la sagesse, du bon sens, du savoir (même lorsqu'il était erroné), mais cette approche a été remplacée par la question de savoir « à quoi ça va servir à l'enfant ? » en termes d'emploi, de réseau commercial, de carrière et d'enrichissement. Les régimes communistes ont fait croire aux administrés que « tout travail mérite salaire » et ceux-ci ont assimilé le principe en le prenant au pied de la lettre, refusant tout effort non rémunéré : personne ne poserait sans être payé un acte rendant service à un projet, même si ce dernier doit s'effondrer en totalité sans ce service. Il y a totale déshumanisation de la notion d'engagement, comme si chacun avait d'un côté son espace personnel (son propre effort) et en face, presque en opposition, tous les autres, l'État, la société, les gens, qui ont pour devoir de payer — y compris si l'action est faite en faveur de ses propres enfants, de sa propre culture et communauté. En Occident, c'est le mirage de l'enrichissement par hasard, vanté par les médias et les réseaux sociaux, qui

---

<sup>22</sup> Elle a été critiquée comme trop rigide, formelle et mécanique notamment par Patrick Renaud : « Peut-être le sauvetage des langues menacées de disparition commence-t-il par le rejet de ces instruments de gestion, comme la "Grille LAFDEF" » (2004 : 91).

démobilise la jeunesse, déjà devenue pratiquement insensible au patrimoine ou la création non commerciale. La dévalorisation de la culture en tant que telle et de l'art exercé pour la seule satisfaction de réaliser une œuvre, mais aussi le mépris du savoir et de la science, sont devenus une règle dominante depuis la chute du communisme et, paradoxalement, c'est la vision elle-même très communiste (et protestante) du « salaire pour tout travail » qui a seule survécu aux changements, conduisant à l'actuelle rigidité cynique de la perception des mécanismes sociaux et à l'abandon de toute forme non-commerciale de création et d'engagement. Les langues minoritaires sont bien entendu les grandes perdantes de cette tragédie et la création se tarit : après une explosion de la poésie et du théâtre en rromani (certes de qualité très inégale) entre 1970 et 2000, nous n'avons plus guère d'auteurs depuis 20 ans — sauf une poignée encore à Moscou. La musique a également considérablement régressé et n'inspire plus désormais les interprètes qu'en fonction du gain escompté.

Un autre handicap est l'écriture du rromani. Comme le dit Hagège, « entre deux langues que d'autres discriminants désignent comme soumises aux mêmes risques d'obsolescence, celle qui possède un système d'écriture sera généralement mieux armée que l'autre pour résister » (2002 : 179). Alors que le rromani est écrit par des auteurs rroms depuis 1890 et que son orthographe a été fixée officiellement au Congrès de Varsovie en 1990, nous nous heurtons ici à un double obstacle : d'une part les freins<sup>23</sup> multiples, inspirés des justifications spécieuses les plus fantaisistes, à l'emploi de l'alphabet rom commun et polylectal dit de Varsovie bloquent la production écrite, d'autre part l'indifférence balkanique vis-à-vis de la parole écrite est de nos jours décuplée par l'usage des écrans de poche, où les jeunes écrivent intuitivement des choses de plus en plus simples et ceci le plus souvent bien davantage pour s'exprimer que pour être lus (voir mon étude de 2011 sur les comportements des jeunes des Balkans face à l'écran de poche – la grande majorité d'entre eux ignore même l'existence de Word et autres traitements de textes, utilisant à la place les écritures pour jeux électroniques). De plus, les auteurs et les militants culturels, travaillant parfois dans des conditions héroïques, ne sont nullement valorisés, ni par les autres Rroms, ni par la société dans son ensemble alors que la corruption<sup>24</sup> enrichit les acteurs les plus opportunistes. La dictature des messages culturellement vides, mais en langue majoritaire par facilité technique, sur les écrans de poche joue un rôle majeur dans l'exclusion du rromani (et d'autres langues moins équipées) des activités « modernes », d'autant que même lorsque

---

23 Ces freins proviennent davantage de la société civile, des experts en « tsiganologie » et des institutions européennes que des gouvernements. La Roumanie a par exemple intégré à sa législation scolaire la reconnaissance et l'usage de l'alphabet polylectal avec le succès que nous connaissons. D'autres gouvernements n'ont osé franchir le pas sous diverses pressions, visant toutes à maintenir le *statu quo*.

24 Pour ne donner qu'un exemple, sur le 1,3 € de fonds européens dévolu en 2009 au cours universitaire en ligne de langue et civilisation rromani R.E.D.-RROM, au moins 740 000 € ont disparu corps et biens entre détournements, gaspillage et incurie de comptables — sans la moindre réaction européenne. Cet exemple parmi bien d'autres explique comment la corruption institutionnalisée contribue à démotiver les créateurs potentiels, soit directement, soit par l'intermédiaire de leur entourage ainsi démotivé et démotivant (famille, amis).

l'équipement existe, son existence reste ignorée de la majorité des utilisateurs. Il est clair qu'il est impossible de séparer ce phénomène de la PLF et de la politique linguistique en général.

## 6. Écriture et lecture ; médias

À la condition d'Hagège que la langue a besoin d'être *écrite* (ci-dessus), il faut ajouter qu'elle a besoin d'être *lue* – et dans le monde moderne *traitée en IT* (voir ci-dessus). La lecture a en effet gardé (ou réacquis ?) une importance cruciale – alors qu'elle est décriée par les adeptes d'une certaine facilité, eux-mêmes victimes des sirènes qui œuvrent à polariser la société entre une caste de dirigeants bien formés et des masses inertes à exploiter.

La question de la lecture est liée à celle du rapport école-famille. Il y a entre les deux un rejet de responsabilité très malsain : nombreuses sont les autorités qui prétendent que « la transmission de la langue première incombe à la famille<sup>25</sup> », alors que de nombreux parents pensent naïvement que le « rromani à l'école » va résoudre le problème de la transmission car ils ont intégré le schéma « langue => apprentissage scolaire => école », sur le modèle de l'anglais par exemple. Or il y a longtemps qu'on n'a plus appris de langue à l'école (et lorsque cela a été le cas il s'agissait uniquement d'un acrolecte), et jamais cela n'a été le cas pour un basilecte ou une langue patrimoniale totale.

En fait il est nécessaire dans ce dernier cas qu'il y ait une imprégnation grammaticale, idiomatique et connotative dans le foyer pour que l'école puisse ensuite étoffer les ressources langagières, d'une part en créant chez l'élève un métalangage et donc en le rendant conscient des mécanismes cognitifs et d'autre part en enrichissant son vocabulaire et ses structures, notamment par l'accès à d'autres formes de registres et de dialectes.

Inversement on entend souvent dire par d'autres parents (Balkans) : « À quoi sert le rromani à l'école, nous le parlons déjà chez nous » et les enseignants sont trop heureux d'en conclure que les parents refusent l'enseignement du rromani. En réalité la méprise irréfléchie des parents est captée comme prétexte par ces instituteurs qui négligent de répondre « alors à quoi sert le hongrois/français/russe ou autre à l'école, puisque les Hongrois/Français/Russes ou autres le parlent déjà chez eux ». Ce subterfuge leur permet de faire l'économie de l'interdiction directe ancienne « ne parlez pas tsigane à l'école » — un point commun à toutes les minorités, il suffit pour s'en convaincre de remplacer « tsigane » par « patois » ou « arabe ». Le « rromani à l'école » n'est donc pas une panacée tant qu'il n'existe pas

---

25 Cette position classique a été exprimée notamment par M. Nicolas Sarkozy qui, sous une façade de tolérance (un progrès incontestable), condamne sans appel à la mort les langues minoritaires car, comme le rappelle Hagège : « le facteur essentiel est la volonté des locuteurs, mais cette volonté est elle-même un résultat » (2002:250) – et s'il n'y a pas de promotion institutionnelle du prestige de ces langues, la liberté du choix de la langue au foyer est un leurre.



langue principale du foyer, ils sont d'autant plus voués à l'oubli. C'est cette lacune que seule peut compenser la lecture<sup>29</sup>.

Bien sûr on peut s'interroger sur le bien-fondé de la transmission d'une langue liée à un univers culturel obsolète avec son vocabulaire et sa phraséologie, étroitement liée aux traditions, aux coutumes et au folklore (au sens de patrimoine culturel structurant de manière créative la vision du monde des peuples intéressés). Ce n'est pas ici le lieu d'en discuter, mais nous pouvons simplement constater que ce sont les nations qui ont le mieux transmis ce patrimoine qui résistent le mieux à la désintégration sociale : Polonais, Hongrois, etc.

Actuellement il manque dans les familles rromes une volonté claire de promouvoir leur héritage non-tangible (terme de l'UNESCO) et cette lacune provient de l'absence de visibilité sociale valorisante du rromani (la « mise en visibilité » de Đorđević-Léonard 2017 : 57) et de célébration de la diversité comme valeur en soi. Seul l'État peut mener cette tâche à bien sur une grande échelle — au-delà des seuls Rroms. Sans des campagnes soutenues, aucun progrès ne sera envisageable et il est même surprenant que nos pays et l'Europe présentent un tel retard, une telle frilosité à cet égard, se limitant à des déclarations formelles, spécieuses.

Il est également nécessaire de développer des médias dignes de ce nom, notamment pour les jeunes, et plusieurs projets européens ont été proposés, aussitôt démantelés par les rumeurs que la langue rromani ne se serait pas standardisée, ce qui empêcherait la compréhension des médias. L'argument est totalement spécieux, voire raciste, car la standardisation primaire<sup>30</sup> du rromani a bel et bien été accomplie, tandis que la standardisation secondaire est en cours, comme dans toutes les autres langues vivantes. Ce qui fait défaut en revanche, c'est la compréhension par les gens simples de la terminologie, pour ne pas dire du jargon, des médias, mais nous sommes en face d'un problème d'éducation et non de langue, à régler par les médias justement<sup>31</sup>. Rappelons que le projet de mastère de journalisme préparé il y a quelques années pour être enseigné à l'INALCO est resté sans suite malgré le besoin vital des Rroms en termes de journalisme professionnel et les possibilités de financement extérieur.

---

29 Traditionnellement, les devinettes jouaient en partie ce rôle en donnant l'occasion de mentionner et commenter des notions peu présentes dans le discours quotidien.

30 Nous distinguons la standardisation primaire qui couvre les règles de graphie et de ponctuation, le lexique de base, avec les principes de la dérivation, du traitement des archaïsmes et dialectalismes et de la néologie, la grammaire et les phraséologies courantes, de la standardisation secondaire qui est constituée par la terminologie moderne, l'affirmation sociale, les stratégies toujours à renouveler de préservation, la promotion institutionnelle et le traitement de la langue en IT. Cette attitude n'est qu'une des facettes de la négation des Rroms, comme on peut la rencontrer dans plusieurs pays, notamment la France (au niveau universitaire plus que gouvernemental) depuis leur simple existence jusqu'à leur langue et tout leur patrimoine.

31 On peut observer par comparaison comment, par exemple en albanais, les médias diffusent cette phraséologie sans sourciller et sans la moindre explication, en traduisant mot-à-mot les expressions des langues occidentales avec le résultat peu surprenant que la plupart des téléspectateurs restent perplexes devant des passages entiers des émissions. Sans doute finiront-ils par acquérir le langage en question mais rien n'empêche de suivre cet exemple en rromani ou mieux, de consacrer des clips pour l'expliquer de manière ludique.

## 7. Facteurs ressortant des études de cas présentés plus haut

Il existe, nous l'avons vu, des obstacles à l'intérieur des familles : dans les cas illustrés par les trois schémas présentés en début d'article, nous pouvons identifier :

– les mariages mixtes exogamiques, avec le conjoint extérieur qui impose sa langue au couple et aux enfants. Jadis, l'époux (et plus encore l'épouse) apprenait le rromani et s'intégrait dans le milieu rrom, souvent avec une certaine fierté, mais de nos jours c'est la langue dominante qui semble s'imposer *de facto*.

– les mariages mixtes endogamiques, avec une différence de vernaculaire, laquelle est perçue (en général à tort) comme insurmontable. Là encore le recours systématique à la langue du pays pour cette raison est un phénomène récent et il témoigne d'une insécurité des locuteurs, faute de conviction que ces différences ne sont pas un obstacle à la communication (le discours dominant, des médias aux tsiganologues, insiste de manière fallacieuse sur ses « innombrables dialectes<sup>32</sup> »). Le manque d'imprégnation sociale du rromani et le passage à de nouveaux types de préoccupations chez les locuteurs jouent aussi un rôle néfaste dans cette évolution. Traditionnellement, l'épouse apprenait le parler de son mari (l'inverse donnait lieu à des réactions goguenardes) et comme sa mère avait fait la même chose, il n'était pas rare d'entendre des femmes maîtriser deux ou trois parlers rroms (Courthiade 1982 : 16), tandis que les maris ne savaient que leur propre parler paternel — en plus bien sûr de la langue ambiante.

– la distanciation par rapport au monde rrom, soit en raison de son image publique déplorable dans les médias, soit par réaction à la corruption dont ces gens sont victimes (et parfois aussi responsables – sur l'image du rromani comparée à celle d'une autre langue sans territoire compact, l'aroumain, voir Courthiade et Karamagkiola 2013 : 193-sq).

– le rromani à la maison se maintient mieux dans un pays comme la Bulgarie, où l'éducation est particulièrement sérieuse (avec accent sur l'impact de la littérature bulgare du XIXe siècle sur l'affirmation nationale), qu'en Albanie. Il se maintient également mieux au sein de populations rromani compactes et bien structurées d'un point de vue économique et social (les Gabors de Transylvanie – qui ne sont pas un clan, mais une sorte d'élite) que dans les groupes où les liens se défont.

– une modalité particulière de distanciation s'observe dans les familles d'écrivains et de militants pour la cause rrome. Par réaction, l'épouse/époux et/ou les enfants, qui se croient délaissés, passent à la langue majoritaire, pouvant aller jusqu'au rejet pur et simple du rromani. Les cas sont assez nombreux pour que l'on puisse en mentionner l'existence.

– bien entendu la négation du rromani à l'école est nocive pour la transmission, car l'enfant rapporte alors à la maison un fort mépris pour son patrimoine et sa communauté, voire sa propre personne, mépris qu'il peut exprimer ouvertement

---

32 Dans le contexte visé, « dialecte » n'est pas utilisé au sens dialectologique mais trivial du terme, dans un contexte de radicalisation idéologique du culte de la diversité et de l'égalitarisme entre parlers, même s'ils proviennent d'une simple déléation du patrimoine langagier.

(« je ne veux pas être rrom ! ») ou manifester indirectement par un refus catégorique de sa langue première. Cette situation peut être rattrapée par un engagement fort des parents à ne parler que rromani mais cette situation est exceptionnelle chez les Rroms, qui optent habituellement pour s'aligner sur l'attitude des enfants, laquelle suit l'attitude majoritaire. De plus, les enfants apportent à la maison des jeux pratiqués en langue dominante à l'école et, surtout si une fratrie partage la même scolarité, le jeu fonctionne comme un cheval de Troie en apportant la langue dominante au foyer, où elle s'étend à de plus en plus de sphères d'usage.

## **8. Transmissions passive (par inertie) et active (par conviction)**

À tous ces facteurs s'ajoute bien entendu ce qu'Hagège détaille dans son long chapitre « le bataillon des causes [de la mort des langues] » (2002 : 119-182) et il est clair que le rromani n'est pas en position privilégiée parmi les langues non dominantes. Mais est-il pour autant en péril ? La vérité est qu'il reste très vivace pour des millions de locuteurs du quotidien sur une grande partie du continent (il est moins vivace dans les Amériques) et continue de véhiculer messages, humour, sentiments, conflits, mémoire et autres contenus avec une remarquable puissance d'évocation. Son point faible est que jusqu'ici la transmission demeure essentiellement *passive*, par inertie, et donc fragile. S'il veut s'adapter au monde de demain, il lui faut passer à une transmission *active*, consciente, convaincue et déterminée, tant au niveau familial (PLF) qu'institutionnel (PLN) — le premier dépendant en grande partie du second, avec impérativement une dimension IT, elle-même soumise à des contraintes financières fortes et donc en fin de compte à la volonté politique des autorités (PLN). Il est possible que l'on arrive à une polarisation entre une classe élitaires transmettant la langue de manière consciente et délibérément volontariste en famille et par le biais d'institutions, face à des masses non conscientes de la valeur de ce patrimoine et la laissant à l'abandon (mais nous en sommes encore loin) — alors que depuis des siècles pratiquement toute la population était consciente de la valeur de la langue maternelle.

La transmission est en un mot, conditionnée par la reconnaissance, celle-ci par le prestige social, lui-même résultant de sa promotion publique donc de la volonté politique des acteurs. La question reste de trouver les acteurs de cette volonté politiques : Rroms ? – en grande partie démotivés, ou bien des responsables non-rroms ? lesquels n'ont aucun intérêt politique direct à promouvoir la diversité en l'absence de revendication et même pour certains vont nier *ex cathedra* par chauvinisme jacobin tout patrimoine rrom ? Rien ne sera possible tant que ce dilemme ne sera pas dépassé.

## **9. Représentations du monde véhiculées par la langue et transmission de celle-ci**

Pour en revenir aux considérations du début de cet article sur le poids des représentations dans la communication, quel sens y a-t-il à maintenir des langues

différentes pour exprimer les mêmes représentations dans un monde où les représentations tendent à fusionner, simplement en changeant les lexèmes et les structures, sachant que les dites structures propres aux langues minorées vont être abandonnées et que celles des langues dominantes vont s'infiltrer dans les autres langues ?

On voit d'un côté par exemple le fréquentatif rromani de type *pučkerel*<sup>33</sup> « assommer de questions », *markerel* « frapper sans cesse », *kuškerel* « passer son temps à insulter » disparaître dans la plupart des parlers rroms ; de même, l'opposition humain/inanimé (avec diverses classes intermédiaires d'animaux) est mise à mal ou encore — localement du moins — le système des postpositions tend à reculer dans les parlers rroms. Inversement, des structures étrangères, comme l'emploi, typiquement slave du nord, de la forme d'accompagnement pour exprimer l'épithète, va entrer dans le rromani local : *lesqiro phral si ambasadoreça and-i Italia* « son frère est ambassadeur en Italie » (litt. « ..avec ambassadeur... »). Déjà à ce niveau élémentaire, on observe une altération de la langue. Si l'on passe à un niveau plus complexe de pensée, celui des connotations, des allusions et des associations d'idées implicites — en un mot de la culture et des représentations du monde, il y a là encore plus risque de fusion des deux mondes en un seul, celui de la langue qui domine. Pourquoi donc exprimer la même chose avec deux panoplies linguistiques, alors même que l'intraduisible entre les deux codes — c'est-à-dire ce qui fait leur valeur, diminue jusqu'à disparaître ? S'il n'y a plus de gnessodiversité, qu'est-on en droit d'attendre de la simple glossodiversité — pour reprendre les termes élaborés par les Amérindiens en Bolivie ? Le maintien d'une langue première vidée de sa substance semble donc une entreprise assez futile dans ces conditions.

C'est que le problème est posé à l'envers : il serait certes vain de conserver côte-à-côte des codes strictement interchangeables — c'est la vision scandinave et euro-institutionnelle de la survie (ou revitalisation) des langues minoritaires, celle qui conduit à leur perte de sens et leur étiolement, ostensiblement regrettés comme inévitables. Inversement le développement des langues avec toute la charge culturelle des représentations irréductibles (et donc mal traduisibles de l'une à l'autre) qu'elles véhiculent est bel et bien l'atout majeur de la diversité et cela ne peut passer que par la création artistique, surtout littéraire. Si une langue s'aligne sur le modèle dominant et qu'elle n'a donc plus rien à dire, elle peut se taire et elle va se taire, toutes les tentatives de revitalisation pour la forme restant sans effet réel. Si au contraire ses locuteurs prennent conscience de son caractère irremplaçable dans leur vie émotionnelle, si elle tisse du texte esthétique et porteur de sens, alors son avenir est assuré. Mais pour cela il nous faut de la conviction et de l'engagement, concepts bien oubliés, surtout dans les classes sociales où l'Histoire a relégué sans pitié les Rroms.

---

33 Le fréquentatif exprimé par le suffixe *-ker-*, tout à fait parallèle à *-kar-* en hindi ou ourdou, est commun en Europe centrale – comp. hindi-ourdou *pūčhkarnā* « bombarder de questions » (< *pūčhnā* « demander ») et rromani *pučkerel* « id. » (< *pučhel* « id. respectivement »).

## Conclusion

La langue est transmise dans la mesure où elle-même transmet de la matière. Le choix est donc de transmettre ou non un contenu, un message, un système complexe de représentations et c'est alors que la transmission de la langue devient une mission et prend tout son sens dans son action féconde de repousser les limites de pensée de l'humanité. « Si les sociétés ne meurent pas, ce n'est pas seulement parce qu'elles ont des historiens [...], c'est parce qu'elles ont des langues, et sont racontées par ces dernières » — écrit Claude Hagège (2002 : 19) et on peut aller jusqu'à avancer que, en fait, c'est davantage parce qu'elles ont des langues que des historiens.

L'usage d'une langue est donc tout sauf une question anodine. Certes des centaines d'idiomes ont disparu au cours de l'histoire, mais cela a été chaque fois une défaite de l'humanité, due à un manque de réflexion, de savoir-faire et de conscience, tout comme cette même humanité a manqué par le passé de ces mêmes ressources en ce qui concerne la santé, l'économie, la paix ou l'écologie. Nous n'en sommes plus là et notre civilisation met à notre disposition des instruments permettant de gérer un épanouissement durable de toutes les langues, tout comme elle permet désormais au citoyen d'assumer sa responsabilité dans ces domaines clés que sont la santé, l'économie, la paix et l'écologie. Une éducation à cette responsabilité de chacun dans le domaine linguistique aussi est donc indispensable et elle relève du devoir des États vis-à-vis de leur patrimoine de diversité interne<sup>34</sup>.

## Bibliographie

- Boulanger, J.-C. (2006). Du côté des dictionnaires scolaires modernes. In : D. Candel & F. Gaudin (Dir.), *Aspects diachroniques du vocabulaire* (pp. 209-240). Mont-Saint-Aignan : Publications des Universités de Rouen et du Havre.
- Cavalli, M. (2005). *Éducation bilingue et plurilinguisme des langues : le cas du Val d'Aoste*. Paris : Didier.
- Chaudenson, R. (1989). *1989, vers une révolution francophone ?* Paris : l'Harmattan.
- Chaudenson, R... [et al.]. (1991). *La Francophonie : représentations, réalités, perspectives*. [Aix-en-Provence] : Institut d'études créoles et francophones.
- Chaudenson, R. (2000). *Grille d'analyse des situations linguistiques*. [Paris] : Institut de la francophonie.

---

<sup>34</sup> Dans ce contexte, nous ne souscrivons pas à l'affirmation de Luis Aracil (Papers de sociolingüística. Barcelone, 1982:32) selon laquelle « la normalisation efficace [juridique et de pratique] exige, sinon l'indépendance politique entière (= la souveraineté), du moins un degré élevé d'*autogestion* de la communauté linguistique considérée ». En effet, un véritable État démocratique doit pouvoir prendre en charge de manière collective et non conflictuelle (ni hypocrite, superficielle ou formelle) cette normalisation des fonctions des diverses langues du pays à travers la démonstration publique et pédagogique du bien-fondé de la promotion de la diversité linguistique (et ethno-culturelle) interne et bien entendu en effectuant les pas qui en découlent.

- (Collectif) *Amerindia 22 : traducción y alteridad lingüística*. Paris, 1997.
- Courthiade, M. (1982). Sur le problème de l'unité des parlers rroms. *Studia Indologica*, 1982, 15-24.
- Courthiade, M. (2003). The Origins of the Rromani people : Chronicles and Legends. *Linguistic and Oriental Studies from Poznań*, 5, 273-286.
- Courthiade, M. (2010). Od "glave vola" (naime od slova *alef* – κ) do upravljačkog programa «EuroUniv». In : *Zbornik Svjetski dan romskog jezika. Proceeding of World Day of Rromani Language 06-05 November 2010*, Zagreb. pp. 49-68.
- Courthiade, M. & Karamagkiola, S. (2014). Attitudes comparées de deux minorités européennes sans territoire compact vis-à-vis de la langue maternelle : les Rroms et les Aroumains. In : C. Alén Garabato (éd.). *Gestion des minorités linguistiques dans l'Europe du XXIe siècle* (pp.193-216). Limoges : Lambert-Lucas.
- Dorđević-Léonard, Ksenija. *Langues en contact – perspectives sociolinguistiques et didactiques (mémoire d'HDR sous la direction d'Alain Viaut)*. Montpellier, 2017.
- Fishman, J. (1971). *Sociolinguistique*, Paris : Nathan ; Bruxelles : Labor.
- Garabato, C. (coord. par) (2005). *L'éveil des nationalités et les revendications linguistiques en Europe (1830-1930)*. Paris ; Budapest ; Kinshasa [etc.] : l'Harmattan.
- Hagège, C. (2002). *Halte à la mort des langues*. Paris : Odile Jacob.
- Haque, S. (2010). Transmission des langues natives aux deuxièmes générations : le cas de la diaspora indienne en Europe nordique et occidentale. *TRANEL : travaux neuchâtelois de linguistique*, 52, 29-50.
- Renaud, P. (2004). Actions sur les langues et les situations linguistiques : observer les pratiques. *Revue française de linguistique appliquée*, IX(2), 81-94.
- Zarate, G., Levy, D., & Kramsch, C. (Dirs.). *Précis du plurilinguisme et du pluriculturalisme*. Paris : Éditions des archives contemporaines.